

D 12031
D.XIX.15



ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE

DE

M. le marquis Joseph de BRAGELONGNE

CAPITAINE AU 15^{me} DRAGONS

ET DE

M^{lle} Louise du CHEYRON du PAVILLON

Prononcée le 20 décembre 1897

DANS LA CHAPELLE DU CHATEAU DE LA GAUBERTIE

Par l'abbé A. MATHET

CHANOINE HONORAIRE DE PÉRIGUEUX

Supérieur de l'Institution Saint-Joseph.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CASSARD

Rue Denfert-Rochereau, 3.

1898

D 12 521
0000 3095282

ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS JOSEPH DE BRAGELONGNE

ET DE

M^{me} LOUISE DU CHEYRON DU PAVILLON.

MONSIEUR LE MARQUIS,

MADÉMOISELLE,

Dans un instant, vous allez échanger des serments éternels. Ce n'est pas sans une profonde émotion que je recevrai ces serments, après y avoir été si gracieusement convié comme prêtre et comme ami. Avec une délicatesse charmante, vous avez voulu, Mademoiselle, partager la joie et l'honneur des bénédicitions de votre mariage entre le vénéré pasteur de votre paroisse et l'ami déjà ancien de votre famille, un ami de vingt ans, l'ami des bons et des mauvais jours. L'un aura la meilleure part (je ne m'en plains pas, quand je n'ai qu'à le remercier d'avoir cédé de son droit en ma faveur) : il va monter à l'autel où il parlera de vous à Dieu. L'autre ne parlera qu'à vous ; mais il vous parlera de Dieu.

Sans vous connaître, Monsieur, autant que vous connaissait le pieux et bon évêque (1) qui vous aimait comme son enfant, et qui sans doute serait ici pour vous bénir, si la mort ne venait de l'enlever à votre affection, on ne saurait éprouver aucune difficulté pour vous parler de Dieu au jour de votre mariage. Pour vous parler de Dieu, il n'est que de se rappeler l'auguste devise de vos pères, que vous avez si pieusement héritée, que vous portez si noblement. — *Pro Deo, pro patria !* Pour Dieu, pour la patrie ! — Quand je l'ai apprise, elle m'a ravi. Je n'en sais pas de plus belle ; et je l'aime, votre jolie devise. Je l'aime, parce qu'elle chante les deux plus beaux amours qu'il y ait au monde : l'amour de son Dieu et l'amour de son pays. Je l'aime, parce que, dans sa brièveté éloquente, elle me révèle la longue et glorieuse histoire de ceux dont vous êtes le fils. Je l'aime, parce qu'elle n'est pas sans ressembler un peu — me permettrez-vous cette confidence ? — à la devise d'une jeune maison dont j'ai la garde : *Cœlum et terram !*

Pro Deo, pour Dieu ! Tel sera donc le premier mot de ce discours qui doit, Monsieur et Mademoiselle, vous dire les grandeurs du mariage chrétien. C'est Dieu qui a fait le mariage. C'est Dieu qui fut le prêtre du premier mariage, bénî

(1) M^r Bécel, évêque de Vannes.

aux jours enchantés du Paradis parmi les sourires du monde naissant. Mais, cette source, jaillissant ainsi des mains de Dieu, ne demeura pas pure. Le grand fleuve humain, avec des principes de sainteté et de vie, porta bientôt sur tous les rivages des germes de péché et de mort. C'est alors que vint Jésus, en qui et par qui tout fut restauré et sauvé. Bien déchu de sa première origine, le mariage, contrat si grave et de telle conséquence que Dieu avait voulu en être le témoin, devint « un grand sacrement » (1). Il devint la gracieuse et sensible image des saintes épousailles du Christ avec son Eglise. Il devint, comme dit S. François de Sales, « la pépinière du christianisme, qui remplit la terre de fidèles pour accomplir au ciel le nombre des élus. »

Voilà, Monsieur et Mademoiselle, à quels lointains vous devez vous reporter et à quels sommets il vous faut éléver, pour avoir une juste idée de l'acte solennel dont vous allez être les prêtres et qui va lier vos deux vies pour toujours. Certes, elle est grande, cette union qui a ému toute la contrée, et pour laquelle on a formé des vœux dans les châteaux et dans les chaumières. Elle est grande, cette union que vous allez contracter à la face d'une si brillante assemblée, toute en prières

(1) *Ephes.* V, 32.

pour votre bonheur. Elle est grande, cette union sur laquelle, en ce moment, prosternées aux pieds des autels, versent de si ardentes supplications celles qui, selon le mot de l'aimable docteur de la Visitation, ont été appelées « aux chastes et » virginales noces spirituelles » de l'Agneau. Elle est grande, cette union vers laquelle aussi se penchent, de là-haut, souriant et bénissant — ô douce vision ! — ces êtres aimés dont votre cœur regrette bien l'absence en ce lieu, et que votre foi vous défend d'envier au ciel. Mais, combien plus grande vous apparaît-elle, cette union, quand vous l'envisagez de ces hauteurs, où Dieu lui-même édicta ses lois et en écrivit l'incomparable histoire !

Oui, c'est devant Dieu, et avec Dieu pour garant de vos engagements sacrés, que vous allez vous tendre la main, et, dans ce geste simple et sublime, vous dire l'un à l'autre une parole bien fugitive, presque insaisissable, et qui retentira dans le temps et dans l'éternité. C'est Dieu que vous allez charger de veiller sur cet édifice que vous bâtissez aujourd'hui. Hélas ! sans Dieu combien de menaces de ruine ! Avec Dieu, rien à craindre, parce que vous serez les fils et les habitants de cette maison qui a Jésus-Christ pour architecte et pour ciment. Ce que Dieu garde est bien gardé !

Mieux encore, c'est pour Dieu que vous allez vous donner l'un à l'autre, unissant vos deux vies, afin d'en faire un même hymne à sa louange, un même poème qui célébrera sa bonté. Vous vous appartiendrez l'un à l'autre ; et tous deux vous appartiendrez à Dieu : *vos autem Christi* (1).

Dieu, en échange, sera le lien le plus assuré de votre amour. N'est-ce pas lui qui vous a prédestinés l'un à l'autre ? N'est-ce pas lui qui — fortement, doucement — a tout conduit jusqu'à cette heure si émouvante, où il veut, de vos deux vies, faire une seule vie ? A cette rencontre d'aujourd'hui, n'avait-il pas, du reste, comme ménagé de touchants préliminaires ? Un Bragelongne, Monsieur le marquis, le savant de votre maison, qui eut tous les genres d'illustration, l'ami des Malebranche, des Polignac, des d'Aguesseau, fut prieur de l'abbaye de Lusignan. C'est près du berceau de vos aïeux maternels, Mademoiselle, qu'il se livrait à ses méditations. Ainsi Dieu nous donne l'exemple des lointaines préparations et de tout gouverner dans l'équilibre d'une impeccable sagesse !

Pour Dieu donc toute votre vie. Cette vie, vous l'allez mettre entre ses mains. Vous allez lui en faire hommage, vous déclarant ses vassaux pour

(1) I. Cor. III, 23.

ce fief que vous tenez de lui, très haut et très puissant suzerain et Seigneur des seigneurs. Lui seul peut vous dire l'usage qu'il en faut faire. Lui seul vous saura montrer votre beau métier d'époux chrétiens. Suivant le langage de la sainte liturgie, il vous apprendra, Monsieur, à chérir votre épouse comme le Christ fait son Eglise. A vous, Mademoiselle, il apprendra à être aimable comme Rachel, forte comme Sara, sage comme Rebecca. A tous deux il apprendra que la vie n'est pas une partie de plaisir, qu'elle est un champ de nobles labeurs et de nobles devoirs, auxquels s'en vont, tous les jours, joyeux et pleins d'ardeur, l'époux et l'épouse qui veulent renouveler les consolations et la gloire des chastes alliances des patriarches.

Pour Dieu enfin, plus que pour vous encore, s'il bénit votre union, les doux fruits de cette union. Car, « c'est ainsi, disent nos Saints Livres dans une de leurs pages les plus poétiques, c'est ainsi que l'homme sera béni. Tout prospère entre ses mains laborieuses. Son épouse se tient à ses côtés comme la vigne fertile aux parois de sa demeure, et ses enfants autour de sa table, comme les jeunes pousses de l'olivier. Oui, c'est ainsi que l'homme sera béni. *Ecce sic benedicetur homo* (1). »

(1) Ps. CXXVII.

Providence des petits oiseaux du ciel et des lis de la prairie, Dieu se plaît à combler de ses bénédictrices les nombreuses familles. Lisez plutôt l'un et l'autre l'histoire de ces illustres lignées dont vous êtes issus. Si donc Dieu daigne suspendre dans votre maison ces nids d'où l'on entend tomber le doux gazouillis des fils de l'homme, ces enfants que Dieu vous donnera, vous les élèverez pour Dieu. Ils sont à lui avant que d'être à vous. Vous les armerez, sans faiblesse, pour toutes les luttes de la vie. Il n'est pas téméraire de l'attendre de vous, Mademoiselle. Je sais dans quelle vaillance votre âme fut trempée. Je sais que coule dans vos veines le sang Vendéen... Peut-être ne vous en souvient-il pas ; mais, moi, je n'ai pas oublié avec quelle belle fraternité d'âme, jadis, vous entendiez parler de cette héroïque femme (1), qui, sur la nouvelle que le père de son enfant était tombé aux champs de Castelfidardo, prenait cet enfant dans son berceau, l'élevait vers le ciel et disait : « Tu seras soldat du Pape. » Il ne me déplaît pas de faire revivre ici ce souvenir. Car, ici, j'aperçois un soldat du Pape. Un autre, qui vous aimait bien aussi, Mademoiselle, vous contemple, je m'en assure, à cette heure, avec ravissement, d'un lieu où il reçoit la

(1) La comtesse de Pimodan.

récompense de ses combats. Le premier est de la famille d'un père que vous avez tant pleuré, qui méritait tant de l'être, et qui vous manque tant aujourd'hui. Le second est de la famille de votre pieuse et vaillante mère. Oh ! les magnanimes exemples, qu'il faut léguer à ceux qui viendront après, et dont il sera si vrai de dire que bon sang ne peut mentir !

Non, bon sang ne mentira pas. Selon l'antique courant de sa source, il sera à la disposition de Dieu. Il sera aussi à la disposition de la patrie. — *Pro patria !* — Je n'ai garde, Monsieur, d'oublier cette seconde partie de votre devise. Pourrais-je l'oublier, quand vous l'avez si bien inscrite dans votre existence, en suivant la séculaire tradition des vôtres sous les plis de l'étendard national ? Pourrais-je l'oublier, quand elle est une si opportune protestation contre ceux qui osent prétendre qu'un jour viendra où tous les peuples ne feront qu'un seul peuple, et qu'ils mettront les drapeaux en faisceaux pour les brûler avec respect comme de faux dieux longtemps adorés ? C'est là un rêve ; et ceux qui le propagent sont des prophètes menteurs. La patrie est immortelle. La patrie est immortelle, parce qu'elle est l'écho du passé de notre race, la mémoire attendrie de notre propre existence éclosée dans son sein, la terre bénie où Dieu plaça notre berceau, où il a décidé que nous

aurons notre tombe. — Oui, nous avons raison de t'aimer, ô patrie. Car, le Christ, quand sa tendresse pleura sur Jérusalem, nous a donné l'exemple de ce doux et saint amour ; et c'est bien justement qu'un poète a dit : « L'amour de la patrie est le premier amour après l'amour de Dieu. »

Je veux, Monsieur, associer ce beau mot de *patrie* au grand nom de *Dieu*, tandis que vous engagez votre foi à celle dont aujourd'hui vous faites votre épousée. A elle comme à vous on peut sans crainte faire entendre de fortes paroles. Sans doute, elle fera couler chez vous « le lait de la bonté humaine (1). » Pour cela, elle n'aura qu'à se souvenir de sa mère qui a fait de cette délicieuse Gaubertie un vrai petit royaume de paix et d'amour. Elle n'aura qu'à se souvenir de votre mère, Monsieur, dont j'entends dire qu'elle est la bonté même. Elle n'aura qu'à se souvenir de son noble père, pour qui semblent écrites ces paroles de notre Fénelon : « Il n'y a qu'un grand cœur qui sache ce qu'il y a de gloire à être bon. » Croyez-moi, elle n'aura qu'à se souvenir d'elle-même... Mais, les plus généreux sentiments ne sont pas au-dessus d'elle : l'élévation de son âme l'égale à tout. En vérité, elle était digne de devenir

(1) Shakespeare.



la femme d'un soldat. Et c'est tant mieux. Un grand évêque le disait à deux jeunes époux le 30 janvier 1866 : « L'union conjugale n'est pleinement assortie qu'autant qu'elle rassemble ce qui se ressemble (1). » A tous les deux, après vous avoir dit : « Pour Dieu ! » je vous dis : « Pour la France ! »

Quand, tout à l'heure, vous vous approcherez de l'autel de vos serments, réalisant toute votre devise, donnez-vous à la France, comme vous vous donnerez à Dieu. A elle, après lui, votre cœur et votre âme, toute votre vie, le présent, l'avenir. D'ailleurs, venant d'où vous venez, vous ne pouvez moins faire. Je savais l'histoire de votre race, Mademoiselle. Votre race servit la France comme elle servit son Dieu. Je n'en veux pour preuve que cet intrépide chevalier du Pavillon, qui eut toute la confiance du roi-martyr, dont il reçut les plus flatteuses distinctions. L'histoire de votre race, Monsieur, je viens de l'apprendre. A la lire, il m'a semblé voir se lever devant moi toute notre vieille France chevaleresque et chrétienne. Pendant des siècles, j'ai vu vos ancêtres assis dans les conseils de nos rois ou guerroyant à leurs

(1) Discours de Mgr Pie, évêque de Poitiers, au mariage de M. le comte Paul du Cheyron du Pavillon et de Mme la comtesse née de Lusignan.

côtés contre tous les ennemis de la patrie. Les changements, les révolutions n'y feront rien ; et je n'ai pas peur qu'une pareille succession tombe en déshérence entre vos mains.

On a dit que nous sommes toujours une addition de notre race. Que ne pouvons-nous donc pas augurer de vous, Monsieur et Mademoiselle, quand nous songeons que vous êtes les fils des héros et les fils des saints ? quand nous songeons que vos deux familles comptent plusieurs confesseurs de la foi et que l'une a l'honneur de revendiquer parmi ses membres l'admirable apôtre du Velay, S. François Régis ? quand nous songeons que les vieux comtes de Bourgogne et de Nevers vont, en vous, faire alliance avec les anciens rois de Chypre et de Jérusalem ? Des héros, ne le seriez-vous pas, si Dieu vous le demandait ? Dans les temps troublés où nous vivons, il ne donne pas toujours, quand on est d'une race comme les vôtres, dispense d'héroïsme. Avant tout, soyez des saints, puisque vous êtes bien sûrs qu'il vous le demandera. Je vous connais assez, Mademoiselle, et je connais assez de quelle mère vous êtes la fille, pour savoir que vous ne trouverez jamais que Dieu vous en demande trop. Et quant à vous, Monsieur, je vous dirai que j'ai eu la bonne fortune d'entrer en relations avec quelqu'un qui parle de vous à donner envie de vous connaître. C'est

plaisir de le voir aller sur votre sujet, de le voir parler de vous avec l'abondance de son âme et de l'entendre louer avec chaleur votre vie exemplaire et votre esprit chrétien, qu'on a vu grandir encore aux jours de l'épreuve, votre exquise délicatesse de cœur et votre générosité sans peur et sans reproche. Avec cela, on peut compter sur vous deux. A cœur vaillant rien d'impossible !

Rien d'impossible, Monsieur et Mademoiselle, rien, j'espère, pas même le bonheur. Il paraît qu'il ne faudrait parler du bonheur qu'à voix basse, de peur d'éveiller l'Infélicité qui ne dort jamais que d'un sommeil léger. Pourtant j'ai confiance. Comme vous avez aujourd'hui nos souhaits et nos prières, vous portez aussi avec vous les meilleurs gages de ce bonheur : les bénédictions de Dieu que vous avez bien fait d'inviter à vos noces, et cette opulence qu'il daigna répandre sur votre âme. « Le bonheur, a dit un philosophe périgourdin, est de sentir son âme bonne (1). » Vous avez l'âme bonne. Entrez dans la vie avec une chrétienne assurance, pour en explorer bravement les sentiers, jouissant de la grâce des fleurs, et, à l'ombre de Dieu, vous reposant de toutes les fatigues du labeur humain. Ce soir, après avoir dit ensemble, agenouillés aux pieds du crucifix, la belle *prière des*

(1) Joubert.

Bragelongne (1), vous quitterez cette antique demeure, tout enveloppée de bosquets, cette demeure qui vous a vue naître, Mademoiselle, et qui, Monsieur, vous fit si bon accueil. Ne la quittez qu'avec l'espérance que votre vie sera douce, que

(1) Voici cette prière qui est traditionnelle dans la maison de Bragelongne depuis plus de deux siècles :

« Bonté éternelle, source inépuisable de toutes bénédictions, qui avez bien voulu faire la grâce à nos ancêtres de leur donner un zèle particulier pour dévouer leurs personnes et leurs biens à votre saint nom, daignez nous continuer ce zèle comme un droit héréditaire. Mais ce que nous vous demandons particulièrement est une soumission parfaite à tous vos préceptes et un attachement inviolable à votre Sainte Eglise. Inspirez-nous, divin Esprit, un ardent amour pour la justice, une sévère régularité de mœurs, une gravité sans fierté, sans faste, et convenable à nos états, une sagesse et une douceur chrétienne, un généreux désintéressement dans nos actions, une noble indifférence et un véritable détachement des plaisirs, un mépris raisonnable des prospérités, des grandeurs et des richesses, puisque vous en déchargez ordinairement vos élus et que vous permettez le plus souvent que les plus jurés ennemis de votre religion, les avares, les usuriers, les injustes et les plus grands pécheurs en soient comblés. Comme toute puissance, Seigneur, vient de vous, nous vous supplions très instamment de maintenir toujours notre maison dans une fidélité sincère pour nos princes, dans une application continue à procurer le bien des peuples et à travailler pour les intérêts de l'Etat ; donnez-nous pour cela une ferme volonté de remplir très exactement tous les devoirs de nos ministères et de nos emplois. Daignez enfin, Sauveur du monde, nous regarder comme une portion de votre peuple choisi, pour nous servir avec ferveur dans le monde jusqu'à sa dernière consommation, et pour nous adorer et nous bénir éternellement dans l'heureux séjour de votre gloire. Ainsi soit-il. »

votre carrière sera radieuse. Et, quand vous toucherez au terme, comme un soleil qui meurt dans la lumière empourprée du couchant, ce sera la fin, mais une fin baignée dans la clarté des espoirs éternels. Ce ne sera plus seulement la terre, ce sera le ciel : *Cœlum non solum* (1). Amen.



(1) Devise des du Pavillon.



